**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 25 (1887)
**Heft:** 48

**Artikel:** On lârro véridiquo
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-190056

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

l'œuvre à 9 heures du soir. L'espoir et la joie doublaient ses forces ; à peine s'accordait-il le temps d'avaler de temps en temps quelques gorgées de piquette. Au petit jour, il se présentait exténué, ruisselant de sueur, au père Sami qui se levait, le priant de venir constater que sa besogne était achevée. Le vieux ne parut ni enthousiaste d'un tel tour de force, ni reconnaissant; il dit seulement: « Eh! bien, ça te fera une journée de plus, voilà tout. »

— Et votre promesse?

— As-tu été assez bête pour ne pas comprendre la plaisanterie?

A ces mots, cyniques et cruels, Etienne devint livide, battit l'air de ses bras, et tomba lourdement sur la terre.

Il était mort.

Dès lors, chaque nuit de clair de lune, le bruit de la faulx qu'on aiguise, alternant avec celui de la faulx qui tranche l'herbe, se fit entendre autour de la demeure de Sami. Celui-ci, tourmenté de remords, ne put supporter ce reproche éloquent de sa victime; il quitta son domaine, mais ne réussit jamais à l'affermer; personne non plus ne voulut louer cette maison, qui tomba de vétusté. Louise mourut deux ans après son ami, le chagrin l'ayant minée sourdement.

Telle fut la légende racontée aux jeunes Lausannois, qui s'en retournèrent encore plus pensifs que la veille, partagés entre le parti-pris de ne pas croire aux revenants, et le désir de trouver une explication naturelle à ce qui ne leur était point encore expliqué.

Sophie TROTTENVILLE.

### Un déjeuner de chasseur.

C'était en septembre dernier. Deux gendarmes en tournée aperçurent, à quelque distance de Bussigny et sur la lisière d'un bois, un homme qui portait un fusil et qui semblait vouloir se soustraire à leurs regards. Croyant avoir affaire à un braconnier, ils s'approchent à pas précipités. De son côté, le soi-disant braconnier entre dans la forêt et disparaît aux yeux des gendarmes, qui redoublent de vitesse. Ceux-ci le poursuivent ainsi sans succès pendant plus de demi-heure, au milieu des fourrés. — Tout à coup, ils l'aperçoivent, et croient enfin mettre la main sur leur proie. Mais notre homme, qui est jeune, vigoureux, et excellent gymnaste, avise un grand arbre, et, avec l'agilité d'un singe, grimpe jusqu'à la cime.

— Descendez - donc, monsieur, s'écrie un des gendarmes.

Pas de réponse. Et les deux représentants de la force publique jurent alors de ne point quitter la place. Sans s'émouvoir, le chasseur tire de sa carnassière un morceau de pain et la moitié d'un poulet froid, puis commence un frugal déjeuner, qu'il arrose de temps en temps du contenu de sa gourde.

Les gendarmes, ébahis, commencent à perdre courage; mais l'idée d'abandonner une si belle capture leur rend bientôt toute leur énergie. L'un d'eux, le plus jeune, se décide à agir, et, se servant de ses deux mains et des épaules de son camarade, arrive péniblement jusqu'au chasseur sans que celui-ci fasse mine de défendre la place.

« Au nom de la loi, votre permis! » dit le gendarme en saisissant le chasseur au collet.

Ce dernier tire son permis de sa poche et le présente gracieusement.

— Mais... il est en règle! s'écrie le gendarme furieux.

— Je le sais bien, dit l'autre avec calme.

— Alors, pourquoi vous sauviez-vous?

— Est-ce que je vous ai dit de me suivre?

— Pourquoi grimpiez-vous sur cet arbre?

— Est-ce que je vous ai dit d'y monter? Moi, je viens déjeuner ici tous les matins, c'est mon plaisir.

— Mais il fallait nous le dire.

— Vous ne me l'avez pas demandé.

— C'est vrai, répond Pandore, et, pour se consoler de leur mésaventure, les deux gendarmes allèrent boire un verre à l'auberge de Bussigny, où ils jouèrent au binocle un litre de petit blanc.

### On pére prudeint.

— Tot parâi, Sami, quand on a dâi valets on a bin dâo bounheu d'étrè ein Suisse et na pas ein France po ne pas que clliâo pourro z'einfants séyont d'obedzi d'allâ teri âo soo, coumeint cein sè fasâi lè z'autro iadzo, po savâi se saront troupiers oï âo na, kâ l'est on rudo afférè dè cheintrè cauquon dè sa famille s'ein allâ âo diablio pè lo Tonquien sè férè escofiyî pè lè sauvadzo âo mémameint sè tapâ contrè lè z'hurlans, sein savâi se ne sè farà pas escarfailli et éterti âo se reveindrà tot estraupiâ po lo restant dè sè dzo, tandi que tsi no lè simplio sordâ ne font què dè passâ on écoula et dè férè on rasseimbliémeint, iô n'ia rein à risquâ, et tot est de. Mâ dein clliâo pays iô sont adé à niézi et à batailli, on est adé ein couson dè sè vairè émelluâ on bio matin su lo champ dè bataille.

— Ah! l'est bin veré, cein que te dis quie, Dani, et se y'été Français, et que mon valet dussè férè lo serviço militéro dein lè z'arméïès, tatséré dè lo férè recrutâ dein cein que lâi diont la marina, que c'est dâi troupiers que vont ein liquiettès, kâ ne sè battont pas soveint et sont pas la mâiti atant esposâ âi coups dè pétâirus què lè pioupious que restont su lo pliantsi âi vatsès, iô l'ennemi pâo étrè catsi pertot, dein on bosson, derrâi on adze, âo fond d'on terreau, enfin iô que sâi.

— D'accoo! mâ tot parâi su portant pas tant dè te n'avi po cein qu'ein est dè recrutâ lo min, et por mè y'amérè onco mî que sâi dein on bataillon à pî què per dessus on naviot.

— Et porquiè, Dani?

— Eh bin, paceque su on naviot n'ia pas moïan dè s'einsauvâ se l'afférè s'étsâodè on bocon.

### On lârro véridiquo.

On pandoure qu'avâi einviâ dè passâ l'hivai âo tsaud, passâvè on dzo dévant la boutequa d'on relogeu iô ne vayâi nion dedein, et corbè on carreau à la granta porta vitrâïe po accrotsi dâi montrès qu'é-

tiont per derrâi. Ma fâi, ein épéclieint lo carreau, cein fe arrevâ lo relogeu que châotè su lo chenapan et que sè met à criâ âo voleu, se bin que lo lârro sè trovà prâi coumeint 'na ratta, kà lè dzeins que passâvont lâi bârront lo tsemin po lâi gravâ dè décampâ et la police fut bintout quie po lo menâ âo violon.

Quand dù paraitrè et que fut âo tribunat, lo président lâi fâ :

— Quand vo z'âi z'u brezi lo carreau et que vo z'âi fourrâ voutra man pè lo perte, l'étâi bin dein l'einteinchon dè robâ dâi montrès, qu'ein ditès-vo ?

— Bin su, repond lo chenapan, dein ti lè cas, n'étâi pas po ein mettrè !

## BAISER VOLÉ

par Eugène Moret.

IV

Thérèse, qui ne vivait que pour sa mère, veillant à ce que rien ne la troublât dans sa douce quiétude, heureuse, le soir, quand elle avait su, dans la journée, écarter d'elle tout ce qui pouvait lui apporter un chagrin ou une peine, si légère qu'elle fût, n'avait garde de se faire l'écho de plus d'une contrariété qu'elle avait recueillies dans les deux longues heures que la leçon de Mlle Lucrèce lui prenait.

A quoi bon lui raconter mille petits ennuis dont elle avait cru avoir à se plaindre : des piqûres d'épingle, un mot malheureux de l'élève, un autre maladroit ou un peu dur de la mère.

Niaiseries que tout cela et autant en emportait le vent.

Ce qui était nécessaire, c'était de vivre, et on vivait, dans le petit appartement des Batignolles, depuis que la leçon était survenue si à propos. Quelques jours encore auparavant et c'était la misère noire qui y entrait et les derniers haillons qui en sortaient. Ce sont là des choses peu croyables et qui arrivent cependant tous les jours dans ce grand Paris, où les riches et les pauvres se coudoient sans même se connaître, sans même quelquefois se deviner.

Que voulez-vous que fassent deux femmes pauvres, isolées, sans relations, ou qui se sont juré de briser avec toutes ? Travailler, mais quel travail ? Un métier ? lequel peut avoir une femme, fatiguée et vieillie, qui a apporté deux cent mille francs de dot dans sa corbeille de mariage et dont, il y a à peine quelques années, on citait les chevaux comme les plus beaux de Paris et l'hôtel comme un des mieux compris ? Sa famille ? elle ne la voyait plus et ne voulait plus la voir, pas plus que ses amis les plus intimes, qui ignoraient à quel point elle était tombée et ce qu'elle était devenue. Son mari ? elle y pensait toujours, mais ne le rencontrait jamais.

Les deux malheureuses femmes, tout à fait seules, soit qu'elles eussent péché par excès de dignité ou que la fatalité eût trop brouillé leur jeu, ne pouvaient assurément ne plus compter que sur elles.

Illusion peut-être encore ; car, brisée par la maladie et ses désespoirs successifs, la pauvre mère n'était capable de rien et tout reposait sur une autre tête, cette gracile et douce personne, d'une aussi sérieuse intelligence et qui se faisait annoncer si humblement sous le nom de Mlle Thérèse.

Oui, Mlle Thérèse Maignan d'Arcy.

Mais chut ! ce nom tout le monde devait l'ignorer, et la comtesse d'Arcy, repliée dans sa misère, ne le prononçait plus.

Les deux femmes, d'ailleurs, s'entendaient admirablement. Le sort leur avait été contraire, leur rêve était désormais de vivre cachées et éloignées du monde qui les avait connues. Dans leur effroi du grand jour et de la lumière des lustres, l'obscurité même dont elles s'enveloppaient et dont elles étaient avides était une joie dans leur misère et la seule qui leur apportât un peu d'apaisement.

Plus de visites, de soirées, de réunions mondaines, de théâtre : la comtesse d'Arcy n'habitait plus Paris, le Paris où elle avait compté.

On l'y oubliait, ainsi que sa fille, qui, modeste déjà au temps de sa splendeur, y avait laissé peu de traces.

Se promener dans un quartier où elles passaient ignorées et ne couraient pas le risque d'être reconnues, le soir gagner l'église modeste et s'y perdre dans la foule discrète, revenir calmes dans le domicile tranquille qu'elles s'étaient choisi, constituaient tout le charme et la douceur d'une vie qu'elles n'avaient pas ambitionnée, mais acceptée avec résignation.

— Garde ta leçon longtemps, dit un jour Mme Maignan à sa fille ; avec ce qu'elle te rapporte, j'ai fait le compte, nous pouvons vivre en toute sécurité et attendre sans trop souffrir des jours meilleurs.

Thérèse hocha la tête.

La comtesse, elle, sourit, et ce sourire en disait gros.

— Ton père nous reviendra.

— Il a bien tardé, hasarda la jeune fille.

— Sans doute, mais il se lassera de la vie qu'il mène ; je le sais par cœur, mon pauvre. Il m'aime, il t'adore, et ce n'est qu'une fausse honte qui le retient loin de nous.

Et la leçon continuait, mais singulière maison néanmoins et qui faisait parfois réfléchir Thérèse, qui se demandait alors si elle pourrait la fréquenter longtemps.

Pourquoi pas ?... elle était bien payée, et l'élève, pour avoir hérité quelque peu de l'originalité de sa mère, de ses goûts, de sa coquetterie et de ses tournures d'esprit, n'avait rien de déplaisant.

Mais quelle singulière maison vraiment ! Quelquefois on s'y montrait économe, rigide, avare même et elle paraissait déserte ; d'autres fois, c'était le contraire : elle était bruyante, remplie de visiteurs, avec un bruit de fêtes tapageuses. On n'y parlait que de grands dîners, de raouts, de courses, de *five o'clock*, de sauteries et de jeux de toutes sortes. Le boudoir se remplissait de fleurs et le salon de bibelots coûteux. Le matin, quand Thérèse arrivait, grave, sérieuse, réfléchie, il lui fallait traverser des pièces embarrassées, les meubles dérangés, tachés de bougie, les tapis fripés et poussiéreux. La salle de travail n'était pas prête. Le piano, chargé de partitions qui n'avaient absolument rien de classique et qui rappelaient les grands succès parisiens de la veille, n'était plus à sa place. Madame était encore dans ses appartements ; mademoiselle se levait à peine.

Il était évident qu'on avait dansé une partie de la nuit, soupé, joué, quoi encore ?... et que, tombant au milieu de ce groupe de domestiques fatigués, harassés, mécontents peut-être, l'institutrice semblait un remords vivant.

*(A suivre).*

---

Une scène très gaie s'est passée l'autre jour à la gare de Lausanne. Une famille anglaise, en séjour à Montreux, prenait le train pour cette localité après avoir passé la journée à Lausanne, où elle avait fait divers achats.

Au moment où nos gens vont monter en wagon, le contrôleur remarque dans les bras de la gouvernante un joli petit chien mouton.